BENJAMIN CONSTANT

AUX

CHAMPS-ÉLISÉES.

TABLEAU EN UN ACTE MÊLÉ DE COUPLETS,

PAR MM. BENJAMIN, VICTOR LOTTIN ET EDOUARD.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de l'Ambigu-comique, le 8 janvier 1831.

PRIX : 1 F. 50

PARIS.
CHEZ MALAISIE,
BOULEVARD SAINT-MARTIN, n. 2.

1830.

131437-B.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
BENJ. CONSTANT.....	MM.	Francisque.
FOY.....		Cudot.
MANUEL.....		Alerme.
PICARD.....		Cullier.
TALMA.....		Constant.
CARON.....		Paul.
MAYEUX, petit bossu.....		Millet.
Mad. STAEL.....	Mlles.	Irma.
Une Odalisque.....		Théodorine.
Une danseuse.....		Sophie.

Ombres diverses, Voltaire, le vicomte de Mirabeau.

DÉCORS.

Les Champs-Élysées, des rochers, des arbres; dans le fond, des plantes de Roses; à l'avant-scène, quelques bancs pour asseoir les ombres; une petite pente de montagne bordant le fleuve,

La Scène se passe aux Champs-Elysées.

Digitized by Google

BENJAMIN CONSTANT,

AUX

CHAMPS-ELYSÉES.

TABLEAU EN UN ACTE MÊLÉ DE COUPLETS.

Au lever du rideau des nuages occupent toute la largeur du théâtre et se dissipent insensiblement en laissant voir les Champs-Elysées. Caron dans sa barque appuyé sur ses rames. Ombres grouppées çà et là. Pendant l'introduction du premier chœur elles s'amincissent et figurent des danses et des grouppes. Après le morceau d'ensemble Caron descend en scène ; aussitôt que Caron a chanté son couplet, on reprend la fin du premier chœur, et toutes les ombres disparaissent dans les coulisses.

SCÈNE PREMIÈRE.

Caron appuyé sur la rame est assis sur sa barque. — Ombres.

CHOEUR.

AIR : *des Montagnards* (Dame blanche.)

Venez, venez, venez ombres tranquilles,
Errez en paix (*ter.*) parmi les fleurs.
Tout sourit dans nos frais asiles,
On n'y connaît par les douleurs,
Chantez, dansez heureuses sœurs,
Dansez en rond parmi les fleurs,
Formez des accords enchanteurs.
Venez, etc.

CARON.

C'est çà, chantez, dansez, si c'est votre plaisir, ou bien promenez-vous tranquillement si vous l'aimez mieux. Liberté

Digitized by Google

tout entière, liberté sans restriction, dans le séjour des justes, ce n'est pas comme là haut sur terre, ou la plupart des gouvernans la trouvent si précieuse, la liberté, qu'ils la gardent pour eux, ou qu'ils ne la donnent aux pauvres peuples qu'avec des bâillons et des menotes. Allons pratiques à venir, dépêchez-vous d'en finir là haut pour être vraiment libres, celà vous est facile, les médecins, la misère et les Don Miguel doivent vous aider. Le vieux Caron est à votre service depuis l'éternité, il est là pour amener vos âmes quand vous en avez, et qu'elles en valent la peine, vous n'avez pas à craindre ici les caprices des mauvais souverains, il n'y en a que des bons, aussi il n'y en a guère, et puis,

AIR : *du nouveau et de l'ancien régime.*

Ici pas plus d'petits que d'grands
Roi, même Emp'reur lorsqu'on arrive
A la porte on laisse ses rangs,
C'est l'égalité primitive.
C'est le bon Dieu qui consigna
Ce système dans ses registres.
Il sait gouverner celui-là ; *bis.*
Aussi n'a-t-il point de ministres.

(*Dans le lointain on reprend*) venez, venez. (*Caron regardant, de tous les côtés*) oh ! oh ! voilà de nos célèbres qui arrivent de ce côté.

AIR : *du premier prix.*

Je vois venir de compagnie,
L'auteur piquant des Ricochets,
Et ce tragédien de génie,
Dont la mort tua les Français.
En expirant ils ont sur terre,
Laissé leurs malins détracteurs ;
Ici que tout juge est sincère,
Ils n'ont que des admirateurs.

SCÈNE II.

LES MÊMES, **PICARD, TALMA**, *ombres allant et venant.*

PICARD.

Comment, mon vieux conducteur des âmes..... ici, les bras croisés..... est-ce que la mort aurait abdiqué ?

Digitized by Google

CARON.

Je vous conseille d'en rire, M. l'auteur comique.

TALMA.

Ma foi, Picard peut se mettre avec elle à son aise, il ne la craint plus.

CARON.

Il est de fait que voilà la première fois qu'elle me laisse respirer un moment, il ne faut pas me le reprocher. Depuis les grands jours de juillet, les affaires de Belgique et le cholera-morbus de Russie m'ont donné assez de besogne. (*Une petite ombre habillée à l'asiatique regarde Caron avec étonnement.*) Eh bien! jolie fleur d'Asie, est-ce que vous n'êtes pas revenue de votre surprise... (*A Talma et à Picard*). C'est une des femmes de l'ex-dey d'Alger, la seule un peu bonne qu'il eût, étonnée de paraître à visage découvert devant des mentons rasés, et de ne pas se trouver avec le grand prophète au milieu de ses houris.

PICARD.

C'est comme ce bon administrateur des hospices qui, a son entrée hier, vint demander à Talma s'il était un des saints de la légende.

TALMA.

Sans doute, il prenait ce local pour le Paradis.

PICARD.

Lorsque Talma s'est nommé il est presque tombé à la renverse de se trouver dans le séjour des justes avec un comédien que l'église repousse.....

TALMA.

Non pas l'église, mon cher, mais les mauvais ministres de l'église.

CARON.

Ces braves mortels, ils croient, ou on veut bien leur faire croire à tous, là bas, que Dieu s'est amusé à faire des Paradis ou des Champs-Elysées pour chaque peuple de chaque croyance, ils ne se doutent pas qu'il n'y a qu'un seul séjour

Digitized by Google

pour les justes ; appelez-le comme vous voudrez, et que tout le monde y a droit.

AIR : *des Ostrogots.*

Blancs, noirs, policés ou sauvages,
D'Paris, d'Péquin, du Sénégal,
Quelque soit vot'cult', vos usages,
Si vous faites le bien c'est égal :
Ici, pour vous Dieu met la nappe,
Mais si vous fait's le mal morbleu ;
Vous seriez cardinal ou pape
Qu' faudrait tout d'même rôtir un peu.

(*Un signal se fait entendre.*)

PICARD.

Ah ma foi ! voilà le signal.

CARON.

C'est vrai.

TALMA, PICARD et madame STAEL qui arrivent

AIR : *de la Barcorolle de Marino Faliéro.*

Nautonnier des rives sombres,
Ou t'apelle au rendez-vous,
Encor de nouvelles ombres,
Qui vont venir avec nous.

CHOEUR.

Nautonnier, etc,

SCÈNE III.

PICARD, TALMA, MAD. STAEL.

CARON.

La brillante Corinne abandonne donc un peu la politique ?

MAD. STAEL.

Oui, je reviens à la littérature. J'ai laissé Manuel et Foy entourés des héros de Juillet qui ne se lassent point de redire les beaux faits des trois jours, que nos orateurs ne se lassent point d'entendre. (*On entend le refrain de la Parisienne*), maintenant ils chantent les refrains patriotiques que les jours de prodiges ont inspirés.

Digitized by Google

TALMA.

Ma chère Staël, avouez que Picard et moi nous avons eu du malheur d'être partis un peu trop tôt..... Mourir sur un lit de plume, entre deux draps, lorsque nous eussions pu tomber glorieusement entre deux barricades sur un lit de pavés.

MAD. STAEL.

Mes chers amis vous êtes trop ambitieux.

AIR : *du roman par lettres.*

Vous eûtes vos jours de victoires,
Voudriez vous donc par hasard,
Accaparer toutes les gloires,
Non, chacun doit avoir sa part.
Par le fer ou par le génie,
Des citoyens fondent leurs droits,
Et fière de tous la patrie,
Les Couronne tous à la fois.

PICARD.

La Voilà partie, l'héroïsme l'enflamme, c'est Corinne au Capitole.....

MAD. STAEL.

C'est une Française qui jouit du brillant avenir offert à sa patrie. Patrie! héroïsme..... quel empire vous exercez sur mon cœur de femme.

TALMA.

C'est un cœur d'homme jeté dans un corps de femme pour faire respecter leurs faiblesse.

MAD. STAEL.

Est-ce votre sexe ou moi que vous flattez, Talma ?

TALMA.

Vous flatter, moi, je vous admire, et si j'étais ce que je ne suis plus, je crois que j'irais plus loin..... avec votre permission.

PICARD.

Et sans vous déplaire.....

MAD. STAEL.

Taisez-vous, bavard, il croit jouer un rôle de sa petite

Digitized by Google

ville..... il fait des propos..... (*Musique bruyante*) Ah ! quel tapage ! Eh ! c'est Caron qui revient.

SCENE IV.

LES MÊMES, *Caron avec une barque pleine de cardinaux, de gens d'armes, de jésuites, etc.*

MAD. STAEL.

AIR : *Taisez-vous.*

Dieu quel cargaison humaine,
Le nocher ramène vers nous.

PICARD.

Sans doute, au diable il les emmène.
Je vois du sang dans leurs yeux roux.

TALMA.

Ils ont des poignard gare aux coups.

UN CARDINAL.

Ma vie a toujours été pure.

UN GENDARME.

On m'empoigne pour un autre hélas !

UN JÉSUITE.

Je suis innocent, je vous jure.

CARON.

Innocent, toi, comme Judas !
Taisez-vous, taisez-vous, Dieu ne vous croit pas.

Tous ceux de la barque.

Grâce ! grâce ! si nous sommes criminels c'est sans le vouloir, nous nous repentons.

CARON.

Il est bien temps, ma foi.

TOUS.

Arrête, arrête, Caron.

CARON.

Oui, certainement, j'arrête, c'est ma consigne ; l'aspect

Digitized by Google

des délices qu'on goûte dans le séjour des bons doit-être le premier supplice des méchans..... il faut qu'ils en comprennent le bonheur sans pouvoir en jouir.

Air : *du Vaud. du dimanche à Passy.*

Tous les uns plus que les autres
Sont des scélérats fameux,
Mais croyez ces bons apôtres,
Ils seront tous vertueux.
Et cependant sous le nez,
De ce groupe de damnés,
Vous allez savoir ici,
Pourquoi chacun est roussi.

Avec un peu de morfine,
Cet avide papelard,
S'est défait d'une cousine,
Dont il héritait plus tard.

Pour un cordon et des croix,
Ce juge vendit sa voix,
Ce guerrier pour un million,
Vendit une nation,
Du midi de notre France,
Ce quatre Taillons l'effroi,
S'était dit par ordonnance,
Tueur au profit d'un Roi.
Ce satellite assassin,
Des brigades de Mangin,
Sur le sol brisa du pied,
La tête d'un ouvrier.

Ce tricorne aux œuvres pies,
Pour un parti qu'il grugeait,
Commandait des incendies,
A des femmes qu'il trompait:
Mais écoutez ces briganda,
Comme neige ils seront blancs,
Pas un qui n'ait eu pour but,
Le ciel, le Roi, son salut,
Tous, etc.

TOUS.

C'est une calomnie et nous sommes innocens.

Digitized by Google

CARON.

Vous direz çà au grand maître..... et dépêchons..... arce qu'après j'ai un pape à mener en purgatoire pour ex- ier certaines peccadilles avec une Milanaise aux yeux oirs qui avait un mari, et des académiciens condamnés à relire leurs œuvres tous les jours pendant dix ans sans dormir pour avoir vendu leurs voix pour un déjeuner.

CHOEUR.

AIR : *du comte Ory.*

Partons, partons,
Dépêchons,
On nous attends là bas,
Il faut doubler le pas.

TOUS.

Caron, Caron, arrête !

CARON.

Voici l'instant fatal
Non la chaudière est prête,
Pour le bain infernal.

TOUS.

Cher Caron, grâce, grâce.

CARON.

Point de grâce pour vous,
Vous êtes dans la nasse.
Partons au rendez-vous.

(*La barque s'en va.*)

SCÈNE V.

Les mêmes, **FOY**, **MANUEL**, *héros de juillet.*

MAD. STAEL.

Eh Manuel et Foy.... qui courent comme des jeunes gens ! Qui vous fait venir si vite ?

MANUEL.

C'est le général qui m'entraîne en ce lieu, persuadé que c'est de nos amis qui débarquent, aux cris que vous poussez.

Digitized by Google

PICARD.

De vos amis, oui, de ceux qui vous ont fait empoigner à la chambre... des assassins, des agens de despotisme...

MANUEL.

Oh ! si j'avais su.... Dovalle était entrain de me chanter la chanson que ce bon Béranger, mon ami, avait composée sur ma tombe..... Ce n'était pas mon éloge que j'écoutais mais sa poésie... son amitié.....

MAD. STAEL.

On ne chante pas mieux, on n'aime pas mieux que Béranger la France et vous ; il est loin de penser qu'on répète ici les vers si touchans qu'il adressa pour vous à ses concitoyens.

AIR : *T'en souviens-tu.*

Je quête ici pour honorer les restes
D'un citoyen votre plus ferme appui,
J'eus le secret de ses vertus modestes,
Bras, tête et cœur, tout était peuple en lui
L'humble tombeau qui sied à sa dépouille,
Est pour nous tous un tribut à payer,
Près de sa fosse un ami s'agenouille,
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Contre un pouvoir qui de nous se sépare
Son éloquence a toujours combattu,
Ce n'était point la foudre qui s'égare,
C'était un glaive aux mains de la vertu,
De la tribune on l'arrache, il en tombe,
Entre les bras d'un peuple entier,
La haine est là, défendons bien sa tombe,
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

PICARD.

Dieu merci, mon cher Manuel, la haine n'est plus là, elle a passé le détroit, la France t'a rendu justice. La répugnance qu'elle partageait a eu pour écho la voix de vingt-cinq millions d'hommes. Le siége d'une tyrannie absurde s'est écroulé au bruit des fusillades et des chants patriotiques, et sous les traits d'un prince citoyen la liberté est venue s'asseoir sur un trône populaire.

Digitized by Google

TALMA.

Comme ils ont bien accompli la tâche pénible que vous leur aviez laissée, ces défenseurs alors si peu nombreux des libertés publiques.

PICARD.

Comme Benjamin Constant s'est montré digne de la succession que votre départ lui laissait.

TALMA.

Quel beau caractère il a montré.

FOY.

C'est l'honneur de la chambre.

TALMA.

AIR : *restez, restez troupes jolies.*

Cet appui du libéralisme,
Dans ses admirables écrits,
Stigmatisa le despotisme,
D'un ineffaçable mépris.
Le Ministère déplorable,
Tremblait aux éclats de sa voix,
Et sa parole redoutable
A prédit l'avenir aux Rois.

MANUEL.

Un jour nous l'en récompenserons sur notre cœur.

MAD. STAEL.

Je le désire peut-être plus vivement que vous, mais comme il doit tôt ou tard nous être rendu, souhaitons pour notre France que ce soit le plus tard possible.

SCÈNE VI.

LES MEMES, CARON (*qui revient dans sa barque*).

CARON.

AIR : *Ah voila la vie.*

Avec quelle joie,
Le père Satan,

Digitized by Google

A saisi sa proie,
Tout en ricanant.
Et comme il l'accroche,
De son bras de fer,
Pour mettre à la broche, (*ter.*)
De M. Lucifer.

(*Au moment où il arrête sa barque, nouveau signal.*)

Allons à d'autres maintenant on n'en finira pas aujourd'hui.

Je vais d'ici proche,
Bien voir à leur air,
Si c'est pour la broche,
La broche,
Si c'est pour la broche,
De M. Lucifer.

SCÈNE VII.

LES MEMES, *excepté Caron.*

PICARD.

Mes amis ne nous séparons pas avant d'avoir vu la nouvelle fournée.

LA FEMME DU DEY.

Ah ! si mon époux en était.

TALMA.

Le dey d'Alger ! En seriez-vous bien aise ?

LA FEMME DU DEY.

Dam, il avait de bons momens, excepté quand il voulait me faire couper la tête.

PICARD.

Ah ! il n'y aurait plus de danger parce qu'on ne coupe rien ici, belle odalisque, attendu que les ombres et rien.... et puis avec son goût tant soit peu barbare, il pourrait bien passer outre, votre époux.

LA FEMME DU DEY.

Eh bien ! çà me ferai de la peine, parce que je l'aimais.

Digitized by Google

MAD. STAEL.

Vous n'avez peut-être jamais vu que lui ?

LA FEMME DU DEY.

C'est vrai !

MAD. STAEL.

Alors, je ne m'étonne pas, faute de mieux.

PICARD.

Je voudrais qu'il y eut un Français dans le nombre; un bon Français. J'attends un compatriote tous les matins, comme à Paris j'attendais mon Journal pour avoir des nouvelles fraîches de théâtre surtout.

MAD. STAEL.

Ah de théâtre ! il n'y en plus. Qu'est-ce que l'on joue depuis trois mois. Napoléon, Napoléon, je n'ai jamais pu souffrir.

TALMA.

C'est votre seul défaut.

Air : *du Savetier et du Financier.*

Avec du génie et de l'âme,
Un esprit ferme un cœur brûlant,
Le tact délicat d'une femme,
L'éclat mâle d'un beau talent.
Vous seriez hors de la règle commun
Et vous n'auriez aucun travers,
Si vous n'aviez gardé rancune,
Au grand héros qu'admire l'univers.

(*Une musique douce et lointaine se fait entendre en sens divers. Les ombres se pressent dans l'attente, se grouppent les unes au-dessus des autres, les yeux tournés vers l'endroit par où doit revenir Caron, La ritournelle de l'air qui suit, commence*).

SCÈNE VIII.

LES MEMES, CARON. *Ombres nouvelles.*

CARON (*encore dans l'éloignement.*)

Air : *qui porte mes amours,* (Barcorolle de Penseron.)

Glisse nacelle agile,
Des flots brise l'azur,

Digitized by Google

Sous la rame docile.
Vogue vers un ciel pur,
Au céleste rivage,
Mène un autre habitant,
Conduis jusqu'au rivage,
Un nouvel habitant,
C'est Benjamin Constant,
Tous surpris.
Ah! ah! ah! ah!!

CARON.

C'est Benjamin Constant.

(*Il descend de la barque. Caron repart aussitôt. Foy, Manuel, Picard, Talma se précipitent, madame Stael passe entre eux, arrive la première, et tombe dans ses bras pendant le chœur.*)

Chœur : *du Barbier de Séville.*

Surprise extrême (bis.)
Constant (bis.) notre ami, c'est lui-même.
Surprise extrême,
Quel coup du sort
A pu hâter sa mort.

MAD. STAEL.

Un assassin a-t-il tranché ta vie ?

PICARD.

Un zèle ardent en romprait il le cours ?

MANUEL.

La France encore serait-elle asservie ?

MAD. STAEL.

Es-tu tombé dans trois nouveaux grands jours ?

BENJAMIN CONSTANT.

Dans les travaux ma mort fut prompte et belle
Elle pouvait seule épuiser mon zèle.

CHOEUR.

Surprise extrême,
Oui, c'est lui-même
Qu'un coup du sort
L'amène sur ce bord.

Digitized by Google

MAD. STAEL.

Après une si longue absence qu'il est doux de se revoir.

FOY.

Salut mon vieil ami.

PICARD.

Gloire au soutien des libertés publiques.

MANUEL.

Honneur au législateur profond.

BENJAMIN CONSTANT (*leur serrant à tous la main*).

Au vieil ami, oui, à l'homme qui ne rêvait que le bonheur de la France. Vous avez encore raison, c'est à l'histoire à juger le reste..... J'ai tenu pour les principes jusqu'au dernier moment.

Air : *à 60 ans on ne doit pas remettre.*

La fièvre lente éternelle importune,
De ma voix étouffait l'essor,
Presque mourant à la tribune,
Ma voix s'est fait entendre encor,
Le trépas seul m'a forcé de me taire,
Car je dictais à l'heure du départ,
Oui, je dictais à l'heure du départ,
Français du bien qui reste encor à faire,
J'aurai du moins jusqu'au bout fait ma part.

MAD. STAEL.

Vos sentimens n'ont rien qui m'étonnent, mon cher Constant, j'ai lu si longtemps dans votre âme.

MANUEL.

Pourquoi faut-il que chaque année voie s'éclaircir les rangs des défenseurs du peuple.

Air : *de Teniers*

Lorsque des libertés publiques,
Chez nous descend un ferme appui,
Paré de couronnes civiques,
Que la douleur tressa par lui,

Digitized by Google

je crois entendre sur sa tombe,
Le peuple redire attristé,
Encore une pierre qui tombe,
Du temple de la liberte.

PICARD.

Et la république des lettres, dit-on, ici a voulu joindre ses hommages à ceux de la patrie en vous nommant à l'académie.

BENJAMIN CONSTANT.

Elle a pu le vouloir.

Air : *du magistrat irréprochable.*

Mais l'Académie infidelle,
Contre sa promesse a voté,
Peut-être ai-je moins fait pour elle,
Que celui qui m'a supplanté, *bis.*
Ah qu'il serve bien la patrie,
Ses libertés, ses vœux, ses droits,
Il absoudra l'académie,
Si l'intrigue a dicté son choix.

FOY.

Voilà parler en honnête homme.

MANUEL.

Et en bon citoyen.

PICARD.

D'accord, mais savez-vous bien qu'ils peuvent être excusés, les pauvres académiciens, nos ex-confrères..... Ils auront peut-être pensé que ce nom illustre écraserait une foule de noms obscurs près desquels il serait inscrit, et ma foi, l'esprit le corps.....

MAD. STAEL.

Mon ami Picard, il paraît que la malice ne meurt pas.

TALMA.

Elle est immortelle comme l'esprit de cette tête là.

Digitized by Google

PICARD.

Mon cher Benjamin, je vais vous paraître bien indiscret de vous accabler de questions avant de vous avoir donné le temps de respirer, comme on aurait dit sur terre. Mais, ma foi, dans ce séjour on n'a pas plus besoin de respirer que de se rafraîchir. Satisfaites donc mon impatience en me donnant les nouvelles les plus récentes de Paris, de la banlieue, de l'état en général et en particulier.

BENJAMIN CONSTANT.

Volontiers.

PICARD.

Ecoutez..... écoutons.

BENJAMIN CONSTANT.

Oh ! je n'ai point de récit à vous faire, Que vous conterais-je ? des barricades, de l'attrocité des uns, l'héroïsme des autres, que vous ne sachiez déjà depuis long-temps..... Je ne vous exprimerai qu'une pensée qui doit me récompenser de tous mes efforts... Il m'a fallu quitter comme vous notre belle France, mais le despotisme l'a quittée avant moi. — J'ai pu me résigner au pouvoir, parce qu'il en faut un, mais au despotisme, jamais, parce qu'il n'en faut pas. — Manuel, Foy, vous me rendez cette justice, pendant les règnes que nous avons vu passer devant nous, je n'ai jamais désespéré de la liberté, parce je savais que la liberté est une des volontés de Dieu.

AIR : *d'Aristippe.*

La liberté, me hâtais-je de dire,
Car tout pouvoir sans elle est détesté,
La liberté je l'offris à l'empire,
Aux deux Bourbons j'offris la liberté,
A leurs refus je devinai la lutte,
On ne tient plus sans elle, j'attendis,
Certain de voir au moment de leur chute,
La liberté s'asseoir sur leur débris.

(A la fin du couplet de Benjamin, Caron revenu avec un petit bossu et des Polonais dans sa barque, s'arrête au rivage et écoute.)

Digitized by Google

MANUEL.

Mon vieil ami, il y a plus d'un jour que je t'ai rendu cette justice, que nul n'a autant contribué à l'éducation politique des Français, et n'a su mieux populariser les idées libérales.

BENJAMIN CONSTANT.

Eh bien! depuis la révolution de juillet, nos opinions et mon caractère semblaient s'être retrempés par l'élan populaire,

FOY (*à Manuel.*)

La France ne sentira bien l'étendue de sa perte qu'en voyant le vide qu'il laissera dans la chambre lorsque le temps des grandes discussions arrivera.

SCÈNE IX.

LES MEMES, MAYEUX, POLONAIS.

MAYEUX (*s'élançant de la barque*).

Je vous demande pardon, mon général, (*le général regarde devant lui*), non, non, pas si loin, baissez la tête, c'est par ici, c'est par ici, c'est moi, Mayeux. Je ne suis pas encore connu dans l'endroit, j'arrive pour entendre que vous dites, la France ne sentira bien l'étendue de sa perte, en parlant de Monsieur. Cette bonne France, vous la calomniez... ma parole d'honneur... sans le vouloir...

FOY.

Sans le vouloir, bien certainement..... Mais qui êtes-vous?

MAYEUX.

Moi, vous voyez, je vous l'ai dit.... je suis bossu par nature..... Taille moyenne, à cause de la circonstance; mais pas moins chaud partisans de tous ce qui intéresse l'hounour de la patrie et des patriotes. Allez, allez, pas n'est besoin d'avoir cinq pieds six pouces, et l'épine dorsale perpendiculaire pour sentir battre son cœur dans sa poitrine. Demandez aux hommes des baricades, j'y étais avec tout Paris, mais où j'étais avec toute la France, c'est au convoi de cet ami des libertés publiques. — J'ai vu, c'est-

Digitized by Google

à-dire, je n'ai pas vu, parce que voyez-vous, je ne voyais rien, quand on a le nez à ceinture d'homme on a la vue bornée tnot de suite, mais ce qu'il y a de certain.

Air : *j'ai de l'argent.*

Oui, j'y étais, (*bis*).
Un peu foulé j'vous promets.
Oui, j'y étais, (*bis.*)
Avec cent mill' bons Français.
Ministres, banquiers, soldats,
Tous les rangs, tous les états:
Toutes les les écol's, tous les arts,
Leurs noms sur leurs étendarts.
Oui, j'y étais, etc.

Point d'éclat, rien d'emprunté,
Grand par la simplicité,
Nulle autre insigne d'honneur,
Que l'écharpe aux trois couleurs.
Oui, j'y étais, etc.
Tout un peuple avec orgueil,
S'attelant au char de deuil,
Et la voiture du roi,
Seule pompe du convoi,
Oui, j'y étais, etc.

BENJAMIN CONSTANT.

Ah ? pareil hommage est pour moi le prix le plus précieux... Il est toujours temps de mourir, même avant d'être las de vivre, même quand on a de déchirans adieux à recevoir ; mais il est surtout temps de mourir pour un vieil ami de la liberté, lorsqu'il l'a vu transplanté, et pour un Français, quand il est sûr que la patrie a élevée sur sa tombe les immortelles trois couleurs

MAYEUX.

Minute, cependant, la patrie, moins l'académic, c'est le seul corps en France qui n'a pas eu le droit de déposer une couronne sur votre tombeau.

PICARD.

Ça leur fait bien de l'honneur.

Digitized by Google

MAYEUX.

Le roi des Français qui n'est pas si difficile, à ce qu'il paraît, a compris le vœu de la France entière, et par un projet de loi vous a décerné les honneurs du Panthéon.

BENJAMIN CONSTANT.

A moi !

MAYEUX.

Entre Foy et Manuel.

MAD. STAEL.

Vive Philippe.

PICARD.

Vous n'avez rien perdu pour attendre.

MAD. STAEL.

C'est une idée toute nationale que celle de ce projet de loi sur le Panthéon. C'est par de telles récompenses qu'on encourage les hommes sans les corrompre.

MAYEUX.

Certainement. Mais ce qu'il y aura de mieux c'est que, dit-on, il ne s'ouvrira qu'à d'imminens services. Ah c'est que j'ai vu un moment où on y mettait les sénateurs, en attendant les grands hommes.

PICARD.

Oh ? oh ! c'est que les grands hommes de ces jours là n'avaient pas le temps de mourir, ils étaient trop occupés, et lorsque leur temps est venue... il n'y avait plus de Panthéon.

MAD. STAEL.

Honneur au gouvernement qui l'a consacré de nouveau.

MAYEUX.

Oui, oui, je n'irai jamais, moi, c'est égal, je suis content à présent. Mais j'oublie (*il appelle*) papa Caron..... papa Carou..... Il est parti ! tiens, et nos Polonais, est-ce qu'ils auraient ressuscité en route pour se faire tuer une seconde fois.

Digitized by Google

BENJAMIN, FOY, MANUEL.

Comment la Pologne aussi se serait soulevée.

MAYEUX.

Pourquoi donc pas, ça gagne, ça gagne (*Caron revient*) Ah les voilà !

(*La barque revient.*) CARON (*aux Polonais.*)

Allons, allons, mes constitutionnels. entrez en possession. Ce n'est plus vous qui me dépêcherez des Russes. (*Aux autres*) depuis l'insurrection de Varsovie ces gaillards-là m'envoyaient à toutes les heures des paquets de Moscovites, je ne savais auquel entendre.

BENJAMIN CONSTANT.

Comment nos vieux compagnons de gloire, la Pologne est libre du joug de la Russie ?

MAYEUX.

Elle le sera bientôt, pas vrai mes braves ?

CARON.

Ah, ça ne m'étonnera pas.

Air : *du Gamin de Plantade.*

Pour les rois absolus,
Vraiment la plac' n'est plus t'nable,
Pour les Rois absolus,
J'crois qu'les mauvais temps son v'nus.
Les nations,
Devienne remuant's en diable,
Les nations,
Veul'nt tout's des constitutions.
Un Monarqu' dit je n' veux pas,
Vit' des pavés, des platras,
Patatras, (*bis.*)
V'la son trône à bas.
Pour les Rois absolus, etc.

Dans s'mond' partout,
L'epidémie est palpable

Digitized by Google

Dans l'mond' partout,
Ça prend d'l'un à l'autre bout.
Suisse et mitraill' n'y f'ront rien,
Désormais n'y a plus moyen,
D'régner bien, (*bis.*)
Qu'en Roi citoyen.

Pour les rois absolus, etc.

BENJAMIN CONSTANT.

Alors le bon temps des peuples commence.

MAYEUX.

Et c'est vrai. Belges, Polonais..... Hommage comme nous à notre Benjamin Constant. Le bon Dieu ne s'en formalisera pas, dites, papa Caron,.....

CARON.

Allez votre train, allez votre train. Le bon Dieu a toujours mis la reconnaissance au premier rang des vertus.

CHOEUR.

AIR : *du comte Ory.*

Chantons *ter.*
Et célébrons,
Par nos chants et nos jeux,
Cet ami généreux
Qu'un laurier environne
Ce soutien de nos droits.

BENJAMIN CONSTANT.

Ah ! pareille couronne
Vaut bien celle des rois.

TOUS.

Ah, pareille couronne
Vaut bien celle des rois. *ter.*
Chantons
Et célébrons
Par nos chants et nos jeux
Cet ami généreux.

Pendant le chœur final tous les personnages de la scène prennent des branches de laurier pour les élever sur la tête

Digitized by Google

de Benjamin Constant, madame de Staël lui présente une branche de laurier. Un ange descend sur la tête de Benjamin tenant d'une main une couronne. Voltaire sur une élévation, conduit par la sagesse présente une couronne à Benjamin, de l'autre côté Mirabeau se présente étendant les mains vers lui. Des Ombres les environnent. Tout le théâtre s'éclaire aux flammes blanches. Tableau.

FIN.

Imprimerie de GROSSTEITE, rue Neuve-Saint-Laurent, N° 11.

Digitized by Google